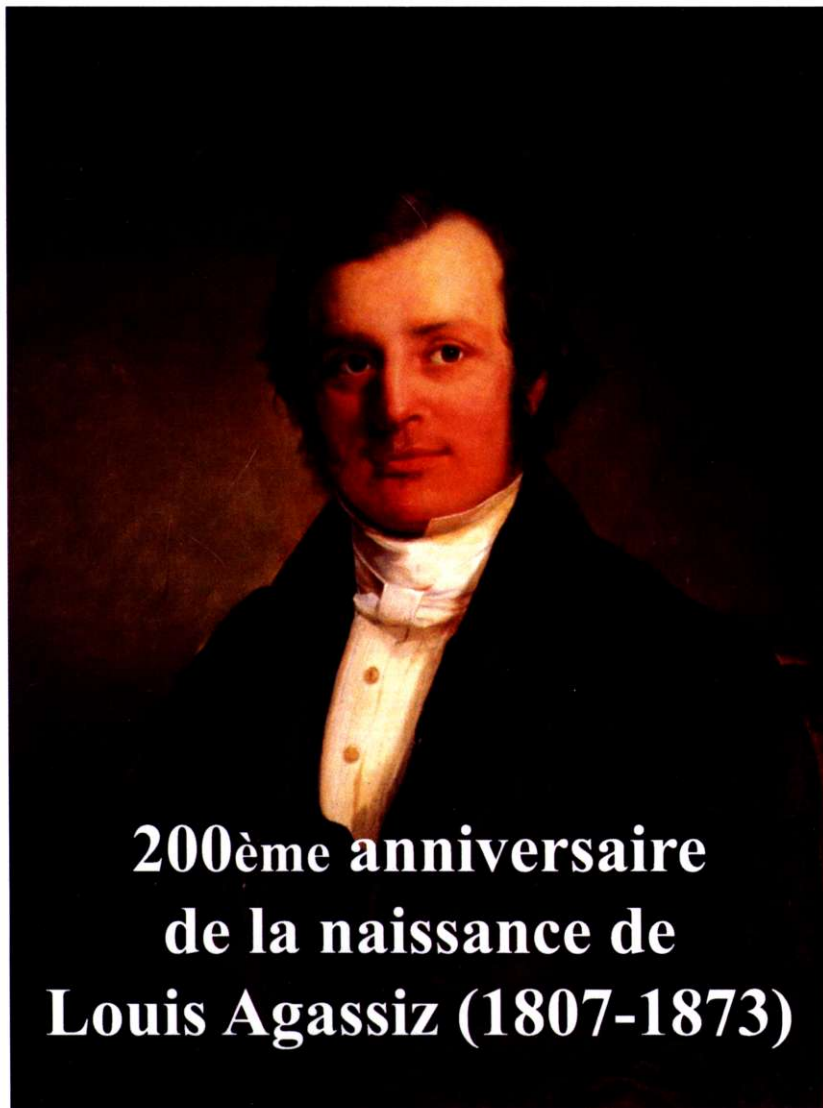


L'ERMITE HERBU

N° 35

novembre 2007



Ermite herbu
N° 35, novembre 2007

Rédaction
Marie de Montmollin
marie@montmollin.ch

ADAJE:
c/o Jardin botanique
Pertuis-du-Sault 58
2000 Neuchâtel
CCP: 20-5761-9

Maquette
Jason R. Grant
Université de Neuchâtel

Jardin Botanique
Université & Ville de Neuchâtel

ADAJE

Auteur	Sommaire	Page
François Felber	Editorial : Rencontre avec une grande dame	3
Philippe Mauler	Une fondation pour le Jardin botanique de Neuchâtel	4
Jean-Paul Schaer	Agassiz et ses jardins scientifiques: Neuchâtel et au-delà	6
Otto Schäfer	Agassiz botaniste	14
Denise Aeschlimann	Expositions de 2007	18
Edouard Jeanloz	Le Jardin Flore-Alpe de Champex, lauréat 2007 du prix Schulthess des jardins	22
Laurent Oppliger	Les potins du Jardin	24
	Sauvetage de fougère...bis repetita	24
	Et les apprenties alors ?	25
	La corvée-torrée	25
François Felber	Une présentation remarqué au Comptoir suisse de Lausanne	26
	Une reconnaissance comme musée	26
	L'équipe s'étoffe	26
François Felber	Le Jardin botanique nouveau est arrivé !	27
Programme des activités hivernales		28



Editorial

François Felber

Rencontre avec une grande dame

C'est en automne 2006 que Madame Monique de Meuron s'est approchée de moi. Elle m'a alors demandé de lui expliquer brièvement la situation du Jardin botanique, alors en pleine crise, et m'a communiqué qu'elle avait la solution! Quelques jours plus tard, nous faisons le point ensemble au Jardin botanique et elle me promettait un don important en faveur de notre institution. J'en eu la confirmation officielle par la Fondation de Famille Sandoz peu de temps après.

Madame de Meuron était une personne directe, qui s'attachait à résoudre les problèmes et qui allait jusqu'au bout de ses intentions. Elle faisait preuve d'une grande simplicité et d'une bienveillante politesse. Madame de Meuron avait découvert le Jardin botanique, en compagnie de son mari et de son fils, lors d'un «Mardi du Musée» sur le thème de «Botanique et Art nouveau», conduit au Vallon de l'Ermitage par Walter Tschopp et moi-même.

La gentillesse et les encouragements de Madame de Meuron m'ont grandement aidé à tenir le cap pendant la tourmente qui ébranlait notre Jardin. J'en garde le souvenir de quelques rencontres, de plusieurs téléphones et de nombreux courriels. Ceux-ci me demandaient des précisions, suggéraient des pistes et surtout témoignaient de sa confiance et de son soutien.

Mme de Meuron était docteur en biologie de l'Université de Paris. Elle a été visionnaire dans la communication de la science, en co-fondant la revue scientifique française « la Recherche » et en assumant la rédaction en chef

pendant plusieurs années. Elle était également très attachée à dynamiser les hautes écoles, ce qu'elle a concrétisé en initiant le programme de recherche pour la relève universitaire, financé par la Fondation de Famille Sandoz, et dont bénéficient les Universités de Suisse romande et l'Ecole Polytechnique Fédérale de Lausanne.

Mme de Meuron a redonné au Jardin botanique avenir et légitimité. Sa disparition subite a laissé un grand vide, mais son œuvre en faveur du Jardin botanique perdure, par l'intermédiaire de son fils, Jean-Léonard de Meuron, membre du Conseil de Fondation du Jardin botanique. Celui-ci fait preuve du même respect, de la même confiance que sa mère et du même souci d'agir justement. L'ensemble de la famille d'ailleurs se distingue par son soutien, tout en discrétion, à de beaux projets.



Monique de Meuron

Une Fondation pour le Jardin botanique de Neuchâtel

Philippe Mauler, président de la Fondation du Jardin botanique

En juin 2006, l'Université annonçait onze mesures d'économie dont la suppression du financement du Jardin botanique, suite aux réductions budgétaires de l'Etat. Le Conseil d'Etat demandait alors à l'Université de réduire sa subvention par paliers de CHF 200'000.

Un groupe de travail sur l'avenir du Jardin botanique était mandaté par le Département de l'Education, de la Culture et des Sports (Mme Sylvie Perrinjaquet) et les Travaux publics de la Ville de Neuchâtel (M. Pascal Sandoz). Celui-ci était composé de représentants de l'Etat, de la Ville, de l'Université, du Jardin botanique et de l'ADAJE (Association Des Amis du Jardin botanique de l'Ermitage). Il s'est réuni une première fois en septembre 2006 pour définir la première coupe de CHF 200'000 pour 2007. Celle-ci a pu être réalisée sans licenciement par la retraite anticipée d'un collaborateur, diverses économies et des recettes complémentaires. Ce groupe a ensuite élaboré un rapport en vue de trouver des solutions à long terme pour le Jardin botanique qui a été déposé en décembre 2006. Il précisait en particulier que toute réduction supplémentaire du budget au-delà de celle de 2007 mettrait en péril les prestations minimales du Jardin botanique et qu'un financement compensatoire devait être trouvé. La création d'une fondation constituait une des solutions de financement envisagées.

Durant cet hiver, le Jardin a bénéficié du soutien politique de plusieurs députés et de la solidarité de la population concrétisée par plus de 12'000 signatures récoltées lors de la pétition lancée par l'ADAJE en octobre 2006 et déposée auprès du Conseil d'Etat en février 2007.

En outre, un groupe informel a travaillé indépendamment à la création d'une Fondation pour assurer la survie du Jardin botanique. Le Conseil d'Etat et la Ville de Neuchâtel ont été tenus au courant de l'avancement de ses travaux. Ceux-ci ont conduit à la constitution, le 29 mai 2007, de la Fondation du Jardin botanique scientifique et universitaire de Neuchâtel. Le but de la nouvelle Fondation est de collaborer étroitement avec le Jardin botanique de l'Université et de la Ville de Neuchâtel et de l'aider dans ses différentes missions : le soutien à la recherche et à l'enseignement universitaires, l'éducation à l'environnement, l'ouverture au public, la protection des espèces, mais aussi de nouvelles missions, à définir en accord avec la fonction d'un jardin botanique. La Fondation souligne également la nécessité de travailler aux niveaux local et national, et de participer au réseau international des jardins botaniques.

Le Conseil de Fondation est composé de 6 personnes:

Philippe Mauler, président
 Pierre Godet, trésorier
 Jean-Léonard de Meuron, secrétaire
 Maarten Bijleveld van Lexmond, membre
 Pierre Dubois, membre
 François Felber, membre et directeur du Jardin botanique

En outre, un Comité consultatif scientifique a été créé dont la présidence est assumée par Philippe Kùpfer, professeur de botanique à l'Université de Neuchâtel et fondateur du Jardin botanique au vallon de l'Ermitage.

Le capital de la Fondation est constitué d'un don important de la Fondation de Famille Sandoz. Mme Monique de Meuron, trop tôt disparue, est l'initiatrice de cette donation.

Elle est aussi à l'origine de la nouvelle Fondation dont elle assumait la fonction de secrétaire.

- Cette fondation avait pour objectif d'aider le Jardin botanique à trouver des solutions à long terme pour son avenir, en lui laissant toute liberté de définir ses priorités et sans se substituer au financement institutionnel. - Son fils, M. Jean-Léonard de Meuron, a accepté de lui succéder dans cette fonction.

Le Conseil d'Etat, l'Université et la Ville de Neuchâtel, en reconnaissant les missions importantes du Jardin botanique, ont soutenu la création de la Fondation. Le Conseil de Fondation est reconnaissant de l'accueil fait à sa proposition.

Grâce à la création de la **Fondation du Jardin botanique scientifique et universitaire de Neuchâtel**, l'avenir du Jardin botanique est garanti pour les prochaines années. Les prochains objectifs sont de trouver des sources de financements complémentaires et de développer les synergies les plus utiles pour le Jardin botanique.



Agassiz et ses jardins scientifiques : Neuchâtel et au-delà

Jean-Paul Schaer, professeur honoraire

1. L'appel

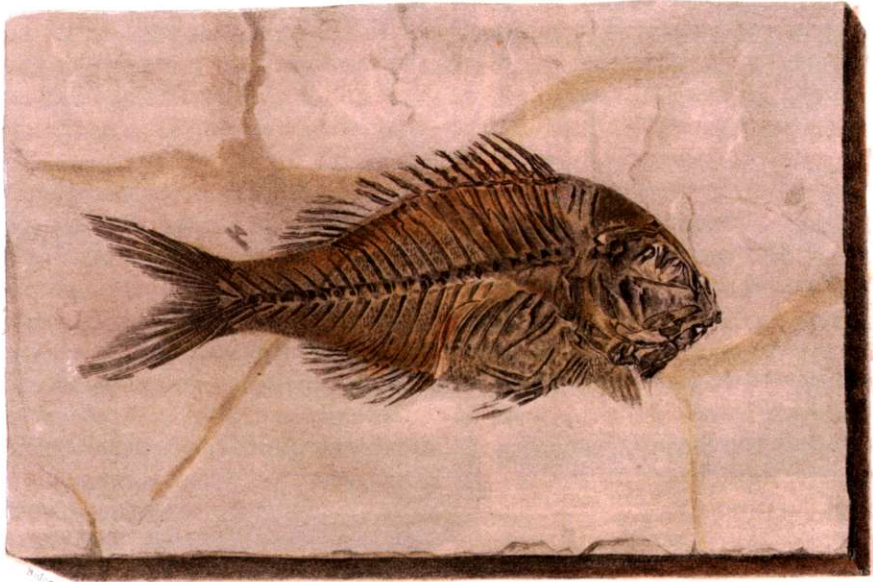
C'est au cours de la première moitié du 19^{ème} siècle que les autorités de Neuchâtel jugent opportun de compléter, par un enseignement en science, la formation classique donnée au Collège de la ville. Henri Ladame (1807-1870), l'un des fils du pasteur de la Brévine qui vient d'achever de brillantes études à l'Ecole Polytechnique et à l'Ecole des Ponts et Chaussées de Paris, est le premier enseignant à être appelé pour assurer une formation de base en chimie et physique. L'année suivante, on apprend que Louis Agassiz, alors à Paris, se trouve dans une situation délicate. Jeune médecin et naturaliste formé en Allemagne, il jouit d'une reconnaissance enviable de savants aussi distingués qu'Alexandre Humboldt et que le grand Georges Cuvier auprès de qui il travaille depuis peu. Malheureusement, en cette année 1832, ce dernier meurt des suites du choléra brisant ainsi pour Agassiz les perspectives d'une carrière parisienne qui semblait se dessiner.

Informés de la situation précaire dans laquelle se trouve Agassiz, des notables de Neuchâtel utilisent ces circonstances pour lui proposer de venir occuper un poste de professeur de sciences naturelles dans leur ville, où il dispose de relations familiales influentes. Pour ne pas perdre de temps, en attendant que les autorités parviennent à régler son engagement, son salaire sera assuré par une souscription. Se trouvant sans ressources, Agassiz accepte ces propositions neuchâtelaises qui sont soutenues par Alexandre Humboldt et par son frère Wilhelm qui ont agi à Berlin auprès du roi, prince de Neuchâtel. Agassiz ne manque cependant pas d'informer le premier «*je pourrais considérer Neuchâtel comme un poste transitoire, d'où je serai peut-être appelé à*

une université allemande (1)». Il sait que cette flatterie à peine déguisée, soulignant la primauté de l'Université allemande, ne doit pas déplaire à son bienfaiteur. Elle lui permet également de relever ses ambitions.

L'élan scientifique sans précédent qu'Agassiz parvient à communiquer à la petite bourgade apporte la preuve que les attentes les plus folles que cet appel avait provoquées chez certains, sont largement dépassées. Considérée auparavant comme un centre commercial régional, la cité se voit rapidement reconnue pour la qualité de ses activités scientifiques.

Débutant son enseignement en automne 1832, Agassiz, avec l'aide précieuse de Louis Coulon père, fonde, en décembre de cette même année déjà, la Société neuchâtelaise des Sciences Naturelles. Celle-ci, forte de quatre sections (1^{ère}: Physique, Chimie, Mathématiques; 2^{ème}: Histoire naturelle; 3^{ème}: Sciences médicales; 4^{ème}: Economie rurale, Technologie, Statistique), souligne que son «*but principal est d'avoir des réunions propres à donner (à ses membres), par la discussion, plus de vie à leurs études. Chaque membre vient y apporter périodiquement le résultat de ses observations, un résumé de ses lectures et de sa correspondance. Quoi de plus précieux que de pouvoir en quelques heures prendre connaissance des principaux travaux scientifiques, des découvertes importantes et de suivre ainsi le développement des connaissances humaines dans l'ensemble et les détails (2)*». Le règlement de la société prévoit deux réunions par mois, du 1^{er} novembre au 1^{er} mai et une fois seulement pendant le reste de l'année. Il précise : «*La Société avisera des moyens de se procurer quelques ressources pécuniaires,*



Serranus occipitalis Agass. Bolca. Dinkel del. Weber in lapid.

soit pour l'achat d'ouvrages et d'instruments propres à faciliter ses travaux, soit pour les publications qui pourront être jugées utiles par la suite».

2. L'atelier de gravure

Ce décor planté, Agassiz, sans trop se soucier des dépenses, lance rapidement des publications scientifiques luxueuses. En 1835, paraît le premier recueil des Mémoires de la Société, un beau volume de 199 pages, in quarto, riche de 18 planches dont plusieurs sont en couleurs. En dehors des résumés relatant les séances de la Société, la majorité des articles touchent aux sciences de la Terre avec les premiers articles sur le Crétacé du Jura. On y trouve également des communications d'ordre médical, d'autres sur les mouvements de la population locale, sur les variations du niveau du lac, etc. Un complément de 40 pages présente la traduction d'un article de Charles Lyell sur les *«preuves d'une élévation*

graduée du sol dans certaines parties de la Suède». Ce volume, qui souligne les grandes options d'Agassiz, montre sa volonté et celle de la Société d'être actifs dans des domaines de pointe sans négliger des données scientifiques régionales dont certaines visent l'application.

Par sa réputation, Agassiz attire à Neuchâtel de nombreux jeunes chercheurs. Plusieurs d'entre eux, sans situation, sont passagèrement engagés par le maître des lieux. Les plus capables, dont Desor, Gressly, Vogt ou Schimper qui viennent de l'extérieur, sont rapidement intégrés à ce que K. Vogt a appelé *«la fabrique scientifique»*. Ils logent chez Agassiz, participent à une vie communautaire destinée à mettre au point les travaux que le maître prépare. D'autres comme Marcou n'y font que de brefs séjours, mais en seront marqués pour le reste de leur vie. D'autres encore : de Montmollin, Nicolet, Lesquereux, de Pourtalès et les Coulon, père et fils, de par leurs attaches locales, leur âge ou

leurs occupations professionnelles, sont certes moins directement incorporés au groupe, mais ils n'en sont pas moins atteints par cette fièvre scientifique qu'Agassiz transmet si facilement à son entourage. L'équipe des naturalistes se trouve entourée par un groupe de dessinateurs de talent qui sont venus soutenir Dinkel, qui est aux côtés d'Agassiz depuis sa période d'étude en Allemagne. Pour assurer une qualité irréprochable des planches qui doivent accompagner ses travaux paléontologiques et zoologiques, Agassiz met sur pied son propre atelier de gravure qui comprendra jusqu'à 20 employés, dont Hercule Nicolet, un maître incontesté de la polychromie. Pour toute cette infrastructure scientifique dont il s'entoure, Agassiz ne dispose malheureusement d'aucun fonds propre. Pour y remédier, il a vendu, pour un bon prix, sa collection scientifique personnelle à la Ville qui a bénéficié de l'appui des autorités prussiennes. En 1834, la Société géologique de Londres décerne son prix Walloston de trente guinées à Agassiz, en

signe de reconnaissance pour les premières livraisons de son ouvrage sur les poissons fossiles. Cette vaste oeuvre en cinq volumes avec 400 planches, dont la majorité en couleurs, repose sur l'étude de 1700 poissons conservés dans les principaux musées d'Europe. Humboldt et la Prusse soutiennent également cette entreprise par des encouragements et des contributions financières. Plutôt que de servir à éponger les dettes, ces apports sont rapidement utilisés comme amorce de nouveaux projets, de nouvelles dépenses, dont la publication en quatre volumes des «*Monographies d'Echinodermes vivants et fossiles (1838-1842)*». Comme toujours pour ses travaux importants, Agassiz publie ceux-ci à frais d'auteur ; il peut ainsi les offrir comme garanties pour obtenir de nouveaux fonds de ses prêteurs, étant persuadé de pouvoir rapidement les récupérer par les ventes de sa production.



Photo: Alain Germond. Intérieur de l'Hôtel des Neuchâtelois, au glacier de l'Aar, 1842

3. L'Etude des glaciers

Durant sa période neuchâteloise, les recherches entreprises par Agassiz sur le phénomène erratique et les glaciers seront sa plus grande affaire, celle qui va lui demander l'engagement le plus intensif sur le plan physique, moral et certainement financier. Les prémices de cette aventure remontent à 1836. Ce printemps-là, Agassiz se voit contraint de prendre quelques jours de repos pour reprendre l'élan de sa créativité entamée par une activité par trop soutenue. Ces vacances sont également destinées à son épouse qui, à la fin de l'année précédente, lui a donné un fils. On décide de se rendre à la Sala près de Bex où le directeur des salines, Jean Charpentier, vit entouré de sa soeur cadette qui, allemande comme Mme Agassiz, représentera une agréable compagne pour celle-ci lorsque les naturalistes entreprendront des courses dans la nature. Lors de la visite de son collègue, Charpentier espère bien convertir son hôte à sa théorie de la grande extension des glaciers qu'il a lui-même héritée de Venetz.

D'abord très réticent, Agassiz s'enflamme pour ce sujet qui le conduit à son fameux «*Discours de Neuchâtel*», de 1837, puis à ses multiples campagnes sur les glaciers et à ses fameux ouvrages, toujours publiés à titre d'auteur. La moisson est substantielle mais présente parfois un goût amer pour plusieurs chercheurs qui jugent qu'Agassiz s'approprie bien facilement leur découverte. Sur le plan financier, la situation devient de plus en plus alarmante. En 1845, elle conduit à la faillite de l'Institut de lithographie et au départ d'Hercule Nicolet.

4. L'attrait du Nouveau Monde

Comme à son habitude, Agassiz cherche des solutions dans la fuite en avant. Pourquoi n'entreprendrait-il pas une expédition dans le Nouveau Monde pour y trouver des communautés mieux disposées à le soutenir dans ses grandes entreprises. Une

première tentative d'accompagner Charles Lucien Bonaparte ayant tourné court, il s'y rendra seul, avec le soutien du roi de Prusse, prince de Neuchâtel, qui, par l'intermédiaire d'Humboldt encore une fois, se montre disposé à financer une expédition de deux années pour autant qu'Agassiz s'engage à rapporter des échantillons scientifiques pour le Musée de Berlin et pour celui de Neuchâtel. Sur le conseil de Lyell et pour augmenter la rentabilité de son entreprise, Agassiz se propose de donner des conférences publiques à Boston et peut-être dans d'autres villes. Les substantiels cachets qu'il peut espérer obtenir devraient lui permettre d'éteindre ses dettes les plus criantes.

Durant la traversée de l'Atlantique, Agassiz s'efforce d'améliorer son anglais en conversant régulièrement avec le capitaine. Il profite de l'escale d'Halifax pour mettre pied à terre afin de toucher ce Nouveau Monde qu'il désire tant explorer. Les roches fortement marquées par l'érosion glaciaire qu'il observe, confirment à ses yeux que, dans un passé récent, un important abaissement de la température a touché la Terre entière.

Après l'accueil très chaleureux reçu à Boston, Agassiz parvient en très peu de temps à conquérir, sur la côte Est qu'il parcourt, tous les milieux avec lesquels il se trouve en contact. Les nombreuses conférences qu'il donne ainsi que les visites qu'il effectue auprès de plusieurs naturalistes lui assurent une notoriété où son charme, sa modestie, sa disponibilité font merveille. En parfaite communion avec les communautés dynamiques qu'il côtoie, en les engageant à s'affranchir de leur dépendance face à l'Europe, il s'impose avec rapidité comme le chantre de la science américaine. Ses succès et l'âge aidant, il modifie insensiblement ses priorités scientifiques. Il délaisse les travaux de synthèse où son génie lui avait permis de dominer tant de détails pour en faire émerger de

magnifiques vues d'ensemble. Les recherches novatrices et risquées, comme celles sur les glaciers, capables de bouleverser les acquis de son temps, sont également abandonnées. Les milieux dans lesquels il évolue, tout autant que ses succès sociaux et sa recherche de gloire le conduisent, avec d'autres, à être particulièrement zélé dans les actions de politique scientifique pouvant conduire à l'émergence d'une science américaine dynamique et forte. Il s'engage d'abord à mettre sur pied une équipe de collaborateurs dévoués où se retrouvent, au début, un groupe de fidèles compagnons neuchâtelois qui sont venus le rejoindre. Attirés par le prestige grandissant d'Agassiz, de jeunes naturalistes américains, capables et ambitieux, viennent renforcer l'équipe et en forment rapidement la branche la plus agissante. Agassiz soigne ses contacts avec les savants les plus en vue de la nation, principalement ceux d'Harvard et de Yale ainsi qu'avec d'autres proches du pouvoir. Pour autant, il ne néglige pas de se faire entendre dans les milieux économiques et politiques agissants, où la mission suprême qu'il se donne - être par ses investigations de naturaliste le révélateur de la grandeur et des beautés de la Création - est particulièrement appréciée dans le climat puritain de la jeune nation. Toutes ces actions amplifient son influence et lui permettent de jouer un rôle important dans les premiers pas de l'«*American Association for the Advancement of Science*» puis de la fondation de l'«*American Academy of Arts and Sciences*» dont il sera le premier secrétaire.

5. La Nature expliquée à l'humanité

Si sa soif de pouvoir et son besoin de faire entendre le message dont il se sent investi modifie son comportement social, certaines des priorités scientifiques et des objectifs antérieurs ne se sont pas modifiés. Très tôt, Agassiz avait regardé la nature comme si celle-ci et sa personne étaient faites l'une pour l'autre, avec

le devoir d'en étudier la diversité pour que l'humanité en saisisse la beauté et la grandeur. Aux USA, ainsi que le souligne William James, ce message s'amplifie «*Go to nature : take the facts into your own hands ; look and see for yourself* ». Les livres, si besoin est, suivront plus tard mais en évitant de se perdre dans les raisonnements qui n'apportent que peu.

Cette vision explique la passion qu'Agassiz montre tout au long de sa vie pour collectionner des échantillons. Aux USA, celle-ci ne connaîtra pas de limites, elle conduira même à des échecs répétés faute d'adapter les collectes en fonction des capacités de détermination et de classement qui sont à sa disposition. Fondateur et directeur tout puissant de son *Musée d'Anatomie comparée*, les fonds qu'il sollicite et qu'il obtient sont régulièrement utilisés pour agrandir l'institution, mais rarement destinés à mettre de l'ordre dans des arrivages qui s'accumulent et qui, dans plusieurs cas, ne seront pas examinés du vivant d'Agassiz.

Le besoin d'enseigner pour faire partager son émerveillement face aux beautés de la nature est l'une des constantes de sa vie. Dans ce domaine, ses succès les plus éclatants sont certainement ceux liés aux conférences qu'il présente dans plusieurs villes américaines où il parvient à tenir en haleine des auditoires pouvant dépasser plusieurs milliers de personnes. Son message clair et accessible - bien que pouvant aborder des sujets aussi sérieux et techniques que la notion d'espèce en biologie - comble son public et montre toute l'étendue de son talent pour faire entendre et partager la fascination et les satisfactions que le chercheur éprouve dans ses investigations. Au terme de sa vie, ce pionnier de l'éducation en biologie organise une école d'été, probablement la première de ce genre, où des enseignants des deux sexes sont placés durant un mois en pleine nature afin de prendre contact avec les nouveautés de leur science saisies dans leur cadre naturel. Dans

son hommage à Humboldt, Agassiz exprime toute la confiance que lui inspire l'éducation, ce bienfait propice au rayonnement des nations.

«Laissez-moi dire que chaque dollar donné pour l'éducation supérieure, en quelque domaine de la connaissance que ce soit, est susceptible d'avoir une plus grande influence sur la nature future de notre nation que les milliers, les centaines de milliers, les millions qui ont été déjà dépensés et qui sont journellement dépensés pour élever la majorité dans l'aisance et le confort matériel (3)».

6. L'arrivée des thèses de Darwin

Dès la parution de l'ouvrage de Darwin *«De l'origine des Espèces»*, Agassiz s'oppose aux thèses de son collègue anglais. Issue d'un

chercheur aux connaissances encyclopédiques, cette attitude a souvent surpris et porté ombrage à sa gloire. Pour Agassiz, alors au faite de sa notoriété, abandonner la fixité de l'espèce qu'implique la théorie de l'évolution, c'est remettre en question l'une des pierres angulaires de l'édifice biologique qu'il a construit, qu'il enseigne et défend. A ses yeux, cet héritage reçu de son maître Cuvier ne peut être abandonné. Ses recherches neuchâtelaises lui avaient déjà permis de souligner son accord à ce fondement et d'affirmer *«Plus de quinze cents espèces de poissons fossiles que j'ai appris à connaître, me disent que les espèces ne passent pas insensiblement des unes aux autres, mais qu'elles apparaissent et disparaissent inopinément, sans rapports directs avec leurs précurseurs».*



Museum of Comparative Anatomy, Harvard University

Il ajoute même *«il faut être sur ses gardes contre tous ces systèmes de transformation que l'imagination invente avec autant de légèreté qu'il est facile de les réfuter (4)»*. Pour Cuvier déjà, la fixité des espèces est une notion qui va de pair avec les catastrophes universelles qui ont ponctué l'histoire de la Terre par des destructions répétées de faunes et de flores qui ont été suivies par de nouvelles créations. Pour Agassiz, cette vision s'est encore trouvée renforcée par sa découverte du phénomène glaciaire responsable de l'anéantissement récent de la vie sur terre ainsi que l'illustrent les restes de mammoths retrouvés dans les terrains gelés de Sibérie. Agassiz est convaincu que les peuplements successifs qu'il croit reconnaître dans l'histoire de notre planète et qu'il s'efforce d'imposer au monde sont une réalité prouvée par des faits indubitables. Il ignore les remarques qu'il adressait à ses contradicteurs: *«Il faut pourtant bien se garder, comme le fait l'école des physio-philosophes, de céder à cette tentation d'expliquer les mystères de la nature par de brillantes théories tirées de l'imagination, plutôt que de l'étude patiente des faits tels que nous les observons (5)»*. Il se montre incapable d'admettre que le bel édifice qu'il a mis en place et qu'il cherche à imposer est largement tributaire de ses sentiments et des effets de son éducation scientifico-religieuse.

7. Le bilan scientifique

Avec le recul, il est tentant de dresser un bilan des travaux scientifiques d'Agassiz. Par rapport à la position qu'il occupait parmi les chercheurs de son temps, l'impact de sa contribution scientifique paraît relativement modeste en dehors de ses recherches sur les glaciers. Au moment de leur parution, ses travaux biologiques sur les poissons fossiles et vivants, sur les oursins ou les tortues aux USA furent des contributions importantes, mêmes majeures pour ces groupes d'organismes. Ils n'ont cependant pas eu des répercussions notables sur d'autres domaines des sciences

de la vie. A l'époque, ils furent cependant des mises au point fondamentales au niveau des spécialités concernées, permettant aux recherches ultérieures dans ces domaines de s'appuyer sur de solides bases. Celles d'Agassiz sur les glaciers ont connu une toute autre destinée. Elles peuvent être considérées comme le point de départ des investigations sur l'évolution climatique de la planète, dont le réchauffement représente un des défis majeurs auquel l'humanité devra faire face. Dans ce domaine, au niveau des découvertes de base, on sait que la contribution d'Agassiz ne fut pas déterminante mais qu'elle a été capitale par l'écho qu'il est parvenu à lui donner, malheureusement souvent sans reconnaître les apports dont il s'était inspiré.

8. Le bilan institutionnel

C'est certainement sur le plan des institutions que les activités d'Agassiz ont conduit aux transformations les plus durables : la Société des sciences naturelles, le Musée des sciences naturelles, l'Académie devenue Université doivent être considérés comme des réalisations largement dépendantes de son activité et de son charisme. Elles ont apporté à la petite cité des heures de gloire et une reconnaissance que plusieurs agglomérations suisses de taille comparable auraient désiré connaître. Notons aussi que les recherches d'Agassiz sur les glaciers ont été l'une des composantes importantes ayant favorisé l'activité scientifique alpine qui s'est largement développée depuis. Aux USA, au-delà de la création d'un des grands musées de la nation, Agassiz a probablement été l'artisan principal de la professionnalisation de la recherche fondamentale en sciences naturelles et par là de l'extraordinaire développement scientifique des USA. *« C'est pour l'intérêt de la vérité et non pas pour l'utilité qu'elle peut présenter pour l'humanité que le savant étudie la Nature (6)»*. Le contact étroit qu'il imposait à celui qui désirait connaître la nature a certainement joué

un rôle important dans la perception des milieux naturels qu'on rencontre dans la grande nation. Bien qu'il n'ait pas participé de façon directe à la création des grands parcs naturels, ces vastes zones protégées ne sont pas étrangères à son héritage, au respect et à l'émerveillement qu'il ressentait face à la nature vierge, des sentiments que partagent encore une large part de la population de cette nation. On doit également admettre que sa vision de « *l'intervention d'un Créateur se manifestant de façon frappante, à chaque pas de l'histoire du monde (7)* » de même que son rejet du Darwinisme sont des éléments

qui ont facilité l'émergence et la vitalité des mouvements créationnistes si actifs aux USA. Il paraît certain cependant qu'Agassiz n'aurait jamais souscrit à l'histoire très courte de la Terre que ces milieux cherchent à imposer à leurs fidèles et au monde, en s'appuyant sur des bases prétendument scientifiques.

Les accusations de racisme, portées à Agassiz par Hans Fässler, ont conduit l'auteur à écrire un texte qui, faute de place, paraîtra dans le prochain numéro de L'Ermite herbu.

(1) E. Agassiz, 1887, p.120

(2) Société des sciences naturelles, Neuchâtel, Tome I

(3) Address delivered in the Centennial Anniversary of the birth of Alexander Humboldt, Boston, 1869

(4) Monographie des poissons fossiles du vieux grès rouge, préface, «Louis Agassiz sa vie et sa correspondance» par E. Agassiz, traduction Auguste Mayor, Paris, 1887

(5) E. Agassiz, p.114

(6) Methods of study in natural history, Boston, 1863

(7) L. Agassiz, De l'espèce et de la classification en zoologie, Paris 1869, p.166



Champ de céréales et étang, Photo: Mustafa Gauteaub

Agassiz botaniste

Otto Schäfer, Dr. en écologie végétale

Malgré sa préférence précoce pour l'étude de la faune, Louis Agassiz aurait pu devenir botaniste. Il l'a même été – accessoirement. Naturaliste polyvalent et synthétique, extraordinairement actif et productif, Agassiz tient une place aussi dans l'histoire de la botanique. Sa contribution à la science végétale est certes mineure quand on l'isole de ses activités scientifiques principales, mais elle constitue un aspect significatif et donc digne d'intérêt au sein d'une œuvre naturaliste de premier rang dans l'histoire des sciences. Grâce aux archives cataloguées jadis par Maryse Schmidt-Surdez (1) et conservées à Neuchâtel (Fonds Agassiz, Archives de l'Etat) on peut s'en faire une idée assez représentative.

Selon l'usage de l'époque et conformément aux vœux de ses parents quelque peu inquiets pour l'avenir professionnel de leur rejeton, Louis Agassiz acquit sa formation de naturaliste dans le cadre formel de la médecine. Cela impliquait des ouvertures sur plusieurs disciplines et inévitablement aussi, ne serait-ce que d'un point de vue pharmacologique, sur le monde des plantes. La fréquentation, à Heidelberg et à Munich, de camarades d'études passionnés de botanique ne manqua pas d'exercer sur Agassiz une influence contagieuse. Karl Schimper et Alexander Braun devinrent ses meilleurs amis et ses complices dans l'exploration des richesses de la nature. L'un et l'autre furent plus tard de grands représentants de la botanique du XIX^e siècle, Schimper illustrant une véritable dynastie de naturalistes. Avec Braun, le lien est particulièrement serré, il est le futur beau-frère d'Agassiz. Les trois compères parcouraient le Pays de Bade, le Wurtemberg et la Bavière en herborisant et en collectionnant insectes et autres trésors

faunistiques. Ils se communiquaient leurs passions et leurs compétences respectives. Pour pouvoir échanger avec d'autres naturalistes ils emportaient une réserve d'échantillons, ressemblant de ce fait, aux dires d'Agassiz, à «*de vrais commis-voyageurs, marchands d'herbes sèches, ayant chacun un paquet de plantes sous le bras; moi, mes plantes suisses cueillies cet été, Braun, d'autres du Palatinat*» (2). Les «*plantes suisses*» auxquelles Agassiz fait allusion proviennent d'un long séjour en 1827 chez ses parents à Orbe, période de convalescence imposée par la fièvre typhoïde. Jamais oisif pour autant, Agassiz s'attèle non seulement à l'étude des crapauds et des poissons mais aussi à un inventaire floristique local. Selon les termes de son biographe, Marc-Antoine Kaeser, Agassiz «*réquisitionne*» le suffragant de son père, le pasteur Fivaz, «*afin de cataloguer les plantes du district d'Orbe*» (3).

En toute logique, on s'attend à trouver des planches d'herbier laissées par Agassiz, botaniste herborisant. En effet, Louis Agassiz figure parmi les nombreux botanistes dont les échantillons de plantes composent l'Herbier de l'Université de Neuchâtel conservé à l'Université. Malheureusement, le classement actuel de cette collection de près d'un demi million de spécimens ne permet pas de repérer facilement ceux qu'on peut lui attribuer.

La botanique dépasse de loin la floristique, discipline dont nous avons parlé jusqu'ici trop exclusivement. Dans son enseignement au Collège, puis à l'Académie de Neuchâtel (1832-1846) Agassiz traitait du monde végétal à la fois sur le plan philosophique et systématique d'une histoire naturelle englobante et sur celui,

plus empirique, de la formation et de l'altération des roches (cours de géologie). Dans ce cadre, la botanique – y compris la morphologie des plantes ou encore la phytogéographie – n'est pas la préoccupation majeure d'Agassiz, mais bel et bien un élément indispensable du discours savant sur la nature si admirablement organisée – interprétée de surcroît comme l'expression d'un plan divin cohérent.

Une modeste publication destinée à ses étudiants témoigne de l'enseignement de la botanique systématique par Agassiz : «*Tableau synoptique des principales familles naturelles des plantes avec indication des fleurs que l'on trouve en Suisse*» (4). Dans son «*avis aux lecteurs*», Agassiz relativise lui-même l'utilité de ce genre de publication : «*Ce n'est point en apprenant d'abord par cœur une nomenclature sèche, insipide et souvent même absurde que l'on parvient à la connaissance des êtres organisés; mais bien plutôt en examinant soi-même la nature, en voyant par exemple les rapports des parties des plantes entre elles sans s'inquiéter des termes techniques en usage pour exprimer ces choses*».

Plus tard, sous l'influence de ses recherches sur les glaciations et donc sur l'évolution du climat et sur les variations de la surface terrestre, en raison aussi de son intégration dans le contexte géographique suggestif de l'Amérique du Nord, Agassiz revient à la botanique. Cette fois-ci il s'agit d'une étude biogéographique comparative ayant pour objet la région des Grands Lacs et le Jura franco-suisse : «*Lake Superior: its physical character, vegetation, and animals, compared with those of other and similar regions*» (5). Cet ouvrage, modèle de monographie scientifique rigoureuse et en même temps récit d'explorateur accessible à un large public cultivé, contient les résultats d'une vaste expédition entreprise en été 1848. «*Par-delà la géologie et la zoologie, la botanique n'était pas non plus négligée : dans la barque des tribus Mackinaw qui transportait*

les spécimens et l'appareillage scientifique, les innombrables plantes récoltées remplissaient une grande caisse en bois. Agassiz souhaitait en effet comparer la flore de ces régions septentrionales du continent américain avec celle des pentes du Jura et des Préalpes. Pour lui, la distribution géographique des plantes et des animaux constituait l'un des témoignages les plus patents de l'intervention divine dans l'organisation de la nature : à chaque contrée, Dieu avait assigné des types et des familles distincts, qui s'étaient maintenus à travers les âges en dépit des accidents du climat» (6). Ce livre contient de longues listes d'espèces végétales qui sont soit communes au Jura subalpin et à la végétation subalpine du Lac Supérieur, soit vicariantes, à savoir distinctes mais proches par les caractères et l'écologie, occupant donc une place analogue dans les communautés végétales respectives. Pour cette étude spécialisée, Agassiz avait obtenu le concours d'Asa Gray (l'un des plus importants botanistes nord-américains de son époque) et de Léo Lesquereux (botaniste neuchâtelois). Petit détail intéressant : dans «*Lake Superior*» Agassiz énumère aussi les plantes néophytes arrivées en Amérique du Nord depuis l'Europe («*leur présence est particulièrement frappante le long des nouvelles lignes de chemin de fer*», p.187), phénomène dont nous savons aujourd'hui combien il peut être préoccupant dans le cas des «*plantes invasives*».

Lors de la dernière grande expédition scientifique organisée par Agassiz, celle qui le conduisit au Brésil en 1865-1866, les plantes faisaient partie des innombrables objets récoltés grâce à un déploiement exceptionnel de moyens. A ce sujet, le vieux professeur Martius, véritable «*fan*» des palmiers et qui avait fait un voyage au Brésil un demi-siècle auparavant, s'adresse à son élève munichois de jadis tout naturellement comme à un collègue botaniste : «*Je suis bien aise de savoir que les palmiers aient attiré spécialement votre attention et je vous prie instamment de*

m'adresser les parties essentielles de chaque espèce que vous envisagez comme nouvelle, car je désire terminer cette année les palmiers de la Flora brasiliensis. J'aimerais bien trouver dans le nombre quelque nouvelle espèce ou genre auquel je donnerais volontiers votre nom» (7). Dommage, finalement aucun palmier ne s'appelle « agassizii » ; mais des bryophytes, des champignons, des bactéries portent ce nom d'espèce – tout comme des tortues et, bien sûr, des poissons. On voit donc bien que sous la forme de dédicaces taxonomiques, autant la botanique que la zoologie honorent le grand naturaliste Louis Agassiz.

Il est tentant d'établir un parallèle entre Louis Agassiz et Jean-Jacques Rousseau. En effet, tant au XVIII^e siècle qu'au XIX^e le plus grand nom de la botanique neuchâtoise n'est pas à proprement parler un botaniste. Ou plutôt: un botaniste dont la renommée mondiale repose sur d'autres aspects d'une œuvre monumentale. Mais dans les deux cas il faut bien dire aussi: la botanique n'en est pas moins l'un des traits caractéristiques du personnage. Et les deux ont en commun un sens particulièrement développé de la pédagogie comme on peut le voir, par exemple, dans le chaleureux plaidoyer d'Agassiz en faveur de l'histoire naturelle dans l'enseignement primaire *«Importance of the study of natural history as a branch of elementary education»* (8).

Rousseau, on le sait, a destiné ses *«Huit lettres élémentaires sur la botanique»* à l'éducation d'une petite fille, Madeleine Delessert. Rédigées

en 1771–1773, elles ont fait l'objet d'une première publication, posthume, en 1782. Il est attachant de trouver dans les notes botaniques laissées par Agassiz le même type de texte, beaucoup plus succinct, il est vrai, un fragment de moins de deux pages manuscrites contenant des *«conseils concernant la manière de faire observer des plantes à une enfant»* (Maryse Surdez). Nous reproduisons ici intégralement ce que nous aimerions appeler un projet agassizien de *«Lettre élémentaire sur la botanique»* (9) :

«Supposons que vous fassiez remarquer à votre petite un arbre en boutons, p. ex. un rosier ; si la saison était moins avancée je vous recommanderais particulièrement le cerisier ou mieux encore le pommier. Montrez-lui en détail toutes ses feuilles, comptez même avec elle celles d'une branche. Montrez-lui, comment elles se succèdent de distance en distance, et comment de bas en haut elles sont moins volumineuses, mais aussi comment en s'approchant de la fleur elles deviennent plus délicates ; faites lui ensuite distinguer le groupe de feuilles plus rapprochées qui dans leur réunion forment ce que les botanistes appellent un calice et qui entourent les feuilles colorées de la fleur ; montrez-lui que, quoiqu'en apparence à la même hauteur, les lobes du calice se succèdent de bas en haut, ou de dehors en dedans comme les feuilles de la tige et que les plus rapprochées de la corolle se colorent déjà plus ou moins sur leurs bords. Il ne vous sera pas difficile de trouver une rose où cette succession sera très évidente. Montrez-lui d'abord le calice fermé protégeant comme une enveloppe la corolle dont les feuilles sont

évidente. Montrez-lui d'abord le calice fermé, protégeant la corolle comme une enveloppe dont les feuilles sont plus délicates et plus brillantes. Faites-lui si vous voulez remarquer

plus délicates et plus brillantes. Faites-lui, si vous voulez, remarquer encore dès le premier jour la forme et la position des pétales et pour cela choisissez plutôt un églantier ou une rose simple qu'une fleur double ; mais ne terminez pas votre leçon sans fixer son attention sur un bouton prêt à s'éclore et que vous aurez soin de lui montrer de nouveau au moment où il commencera à s'ouvrir, en lui faisant remarquer derechef que dans cette nouvelle rose tout est semblable à celle de la veille.

Pour soutenir son attention et satisfaire sa curiosité expliquez-lui dans l'intervalle la structure de quelque autre fleur ; montrez-lui ce qu'on appelle les étamines, indiquez-lui le nom de leurs parties – le filament, l'anthère, le pollen –, parlez-lui du pistil, de son ovaire, du style et du stigmate ; montrez-lui que ces différentes parties de la fleur sont tantôt régulières, tantôt irrégulières, de forme très variable dans différentes plantes et très diversement combinées suivant les espèces ; mais revenez-en de temps en temps à votre rosier, sur lequel vous ferez vos démonstrations avec la plus grande réserve pour que rien ne lui échappe. Montrez-lui chaque jour quelque fleur nouvelle et développée, faites-lui voir

comment les anciennes...se fanent». Monsieur le professeur ? Peut-être, mais qui sait ? La phrase s'arrête brusquement, Agassiz a dû être dérangé ou appelé à d'autres occupations ; il n'a pas trouvé l'occasion de finir ce qu'il avait si joliment commencé. A nous de continuer, avec nos petites et nos petits, en nous laissant guider par Agassiz, par sa passion de chercheur et sa réserve de pédagogue – car il faut que les enfants trouvent eux-mêmes ce que la nature veut bien nous révéler.



- (1) Surdez, Maryse : Catalogue des archives de Louis Agassiz (1807-1873). Université de Neuchâtel, Institut de Géologie et Séminaire d'Histoire, 1973.
- (2) Lettre de Louis Agassiz à son frère Auguste, Munich, 5 novembre 1827. in : Agassiz, Elisabeth C. : Louis Agassiz. Sa vie et sa correspondance. Traduit de l'anglais par Auguste Mayor. Neuchâtel, A.-G. Berthoud, 1887, p. 37.
- (3) Kaeser, Marc-Antoine: Un savant séducteur. Louis Agassiz (1807-1873), prophète de la science. Les Editions de l'Aire, 2007, p. 47.
- (4) Neuchâtel, Imprimerie de Petitpierre et Prince, 1833, 94 pages.
- (5) Boston, Gould etc., 1850, XII et pp. 9-428, 17 pl., in-8. No 168.3 dans le catalogue de M. Surdez
- (6) Kaeser, op. cit., p. 197.
- (7) Lettre de Carl Friedrich von Martius à Louis Agassiz, 26 février 1867. in : Agassiz, Elisabeth C., op. cit., p. 498s.
- (8) The Massachusetts Teacher, vol. III, no 1, January 1850, pp. 1-19. Tout en illustrant son propos de nombreux exemples choisis dans le règne animal, Agassiz n'omet pas d'ajouter presque deux pages sur le monde végétal en indiquant bien que « the study of plants should not be neglected ».
- (9) Fonds Agassiz, no 28/2.2 Par endroits, la ponctuation et l'orthographe ont été légèrement adaptées. L'insistance particulière, dans ce texte, sur l'agencement des feuilles et sur la transition insensible entre celles-ci et les pièces de la fleur, traduit l'influence de la métamorphose des plantes de Goethe, plus spécialement encore les recherches pionnières de Braun et Schimper sur la phyllotaxie (1835).

EXPOSITIONS DE 2007

Denise Aeschlimann

Du 13 mai au 10 juin 2007

La première exposition est en réalité une installation et l'artiste **Carolus** l'a intitulée «*Un monde de fleurs...un monde de bonheur?*»

Eh oui, c'est tellement joli toutes ces fleurs qui ornent le monde, qui tendent vers le bonheur. Carolus en met partout, recouvre complètement une carte de géographie géante, les peint en grand. Il installe des bancs d'école avec papiers, crayons pour que les gentils petits enfants dessinent...des fleurs. Et toutes ces bonnes pensées plantées dans des petits bacs de sable, fleuriront-elles dans l'esprit des gens ? Carolus a-t-il voulu donner une idée du Paradis en tapissant cette salle d'images chromo du début du siècle passé, voulu nous rassurer avec le Cervin ? Un monde de bonheur camouflé avec plein de fleurs ? Mais, avec Carolus, c'est comme avec Alice au pays des merveilles, il faut traverser le miroir. Il est le maître de l'illusion, du trompe-l'œil, suivez le clin d'œil et découvrez l'autre salle. Où est-il ce monde si

joli, si gentil ? Ici, c'est sa version noir-blanc: ni fleurs, ni même couronne, déchiqueté, ravagé, cruel, anéanti. Des méchantes pensées le parcourent et le font trembler; fleur ne peut plus rimer qu'avec horreur. Est-ce pour choquer que Carolus donne une image si manichéenne de l'univers, des gens qui le peuplent? Les méchants, les gentils, les fleurs, les horreurs dans un savant désordre organisé. Mais là, dans l'angle entre les deux salles, il y a Magritte qui, au travers de sa figure trouée d'une pomme – mais était-ce bien une pomme – pose un regard de derrière le miroir sur l'apparence d'un monde complètement disloqué et scrute l'au-delà de la réalité où seule la fiction devient reality-show. Où s'en va-t-il le monde M. Carolus, ou plutôt M. Magritte ?

Du 16 juin au 15 juillet 2007

Changement radical d'ambiance. Si la précédente installation nous plongeait dans un abîme de réflexions, voire d'incompréhensions et d'inquiétude, cette exposition dégage une quiétude, un bonheur d'être là. On ressent le parfait équilibre, la connivence entre les deux artistes. Il y a chez l'aquarelliste **Danièle Carrel** une recherche d'esthétisme pur, une connaissance de la technique qui lui permet de

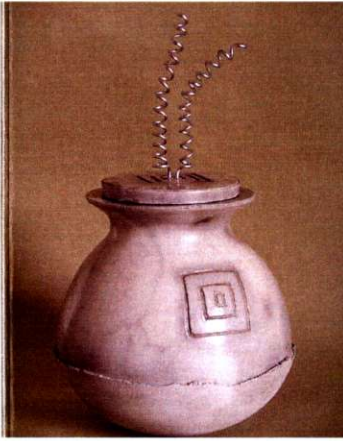
Carolus: Fleurs du Jura



Carolus: La Jungle



Mireille Marthe



Danièle Carrel



suggérer la nature au travers d'une transparence subtile et par la rigueur géométrique de la ligne se meut l'envolée lyrique. C'est un chant où l'audace innove et réjouit. En contrepoint, la force et la rondeur des poteries de **Mireille Marthe** donne cet esprit de plain-chant à la partition. On sent la main qui façonne, qui érige et lisse la terre pour atteindre la forme idéale. C'est chaque fois une nouvelle naissance, une nouvelle création qui part de la terre même et dont le geste remonte à la plus haute antiquité. On découvre dans cette exposition une salle aux tonalités automnales et une autre plus printanières, toutes deux dégagant une sorte de retour aux sources, une sérénité où l'on s'attarde volontiers.

On aime les parcourir, l'une comme l'autre, s'arrêter pour contempler une pièce, se demander si, en soulevant le couvercle d'une cruche, on trouverait à l'intérieur la réponse à l'origine du monde ou le secret de la fin des temps. Et, relevant la tête, se laisser emporter par le pouvoir du non-figuratif d'une toile qui suggère un instant de contemplation, une approche du silence intérieur. Est-ce que le temps nous joue des tours ? Par la puissance de la terre modelée, on rejoint nos origines et par le savant envol de l'aquarelle, on s'élève vers d'autres horizons désirés.

Du 21 juillet au 2 septembre 2007

L'ADAJE se veut d'être une association vivante et dans son choix des expositions, elle essaie de toucher chaque personne. L'accrochage d'**Albeiro Sarria** fait une grande part aux enfants. L'artiste qui anime ces murs est né de l'autre côté de la planète. Peut-on être Colombien et s'exprimer comme un artiste occidental ? Que non, que non, et nous pouvons nous en réjouir.

Entrer dans cette exposition, c'est faire une immersion dans la couleur, la danse, la musique et dans des histoires merveilleuses. Vous qui êtes passés dans cette atmosphère en glissant d'un tableau à l'autre, l'avez-vous entendue cette musique sud-américaine ? Avez-vous senti frémir en vous ce rythme qui emporte loin et fait tourner au milieu de costumes chamarrés, sur une petite place de village, devant une église blanche... ? Voilà le rêve et **Albeiro Sarria** nous le donne. C'est un homme magique : il sculpte, écrit des livres qui sont des trésors d'imagination et il peint. Les enfants ne s'y sont pas trompés et chaque tableau leur a raconté une histoire. Ils ont cherché où se cachait la girafe, voulu savoir qui habitait dans ces petites maisons accrochées aux collines ou voguant dans des bulles transparentes. Ils ont eu

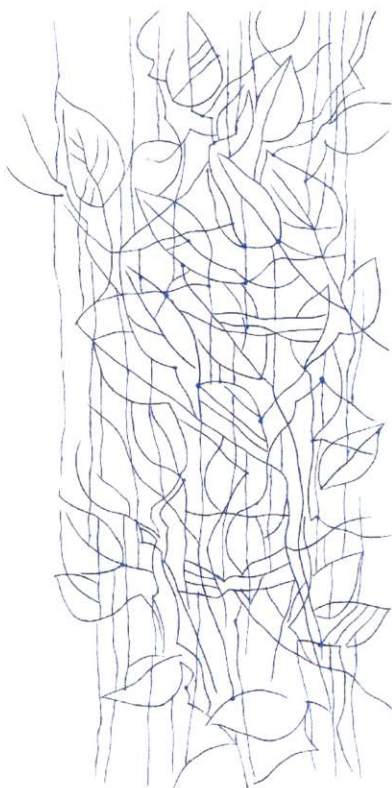
envie d'enfourcher la drôle de bicyclette pour attraper le dauphin volant et manger les pommes en compagnie des coccinelles. A moins qu'ils n'aient tout simplement voulu faire le voyage par la fenêtre proposée et s'envoler avec le rayon de lumière vers un ailleurs pour eux seuls perceptible : quel plaisir, quelle fête!

Pour regarder les tableaux d'Albeiro Sarria, point n'est besoin d'être critique d'art, mais plutôt laisser parler son âme d'enfant et entrer dans la poésie que, généreux, il nous donne à découvrir.

J'aime les grosses dames aux dimensions rebondies de Botero qui viennent, elles aussi de Colombie, mais j'aime également la multitude de petits personnages qui animent les toiles d'Albeiro Sarria. Où s'en vont-ils ? D'où viennent-ils ? Quel message apportent-ils ? Regardez-les bien ces tableaux et sentez qu'au-delà des histoires d'enfants, on peut y découvrir des réminiscences, des accents précolombiens. La civilisation a certes disparu depuis longtemps mais les vibrations ethniques demeurent au plus profond de la mémoire ancestrale. Sachons lever notre regard de temps en temps vers le ciel, histoire d'apercevoir, comme dans ces tableaux, un petit ange, un clin d'œil, une vision fugitive vers un instant de rêve.

Du 8 septembre au 7 octobre

Trois artistes en présence, tous trois graveurs : intéressante découverte d'un art de trois estampes personnalisées. Un jour, **André Siron** m'avait dit : *«Ce n'est pas le feuillage de l'arbre qu'il faut regarder, c'est se glisser entre les feuilles et découvrir l'espace infini»*. Il m'avait aussi dit : *«N'écoute pas le vent, mais perçois le bruissement des feuilles de l'arbre qui interprète la musique du vent »*.



La réalisation d'une gravure demande vigueur et précision. Allier la force et la finesse est donc une réussite sans conteste. Des gravures d'André Siron émanent ces deux énergies qui nous permettent d'entrer dans son œuvre et de partager un instant d'éternité. André Siron n'était pas seulement un artiste, mais un éveillé.

Claudine Grisel est une femme forte, passionnée et son œuvre est sauvage. Il faut oser se laisser emporter dans sa «Débâcle», être roulé dans ses propres tréfonds, ballotté dans sa fureur, ne plus penser, mais être, accepter d'être bousculé par une œuvre cathartique pour se retrouver «Au point du jour» las et bercé par la lumière.

Alain Jaquet, lui, charpente ses gravures, leur donne forme avec précision et souci du détail, chacune a sa propre structure et il faut les observer attentivement pour y déceler la petite différence qui fait d'elle une œuvre unique et non pas une banale suite copie conforme. Le génie est d'y adjoindre de l'écriture ; elles bougent, elles racontent et, dans son désir de rigueur, Alain Jaquet rejoint le maître de l'écrit Gutenberg, la perfection du 5e siècle qui s'allie à l'art du 21e siècle.



Claudine Grisel



Alain Jaquet

Ainsi se termine cette année d'expositions qui fut riche et intéressante à plus d'un titre. 2008 qui est déjà sur le métier, vous réservera d'autres surprises et vous fera rencontrer d'autres artistes.

Le jardin alpin Flore-Alpe de Champex, lauréat 2007 du prix Schulthess des jardins

Edouard Jeanloz, horticulteur

Distinction

Parmi les collections botaniques suisses, le jardin Flore-Alpe de Champex, en Valais, se distingue par son architecture et la richesse de ses collections. Il a été récompensé cet été par le prix Schulthess des jardins qui était dédié cette année à un jardin alpin.

Cette distinction est attribuée chaque année depuis 1998 à des jardins suisses grâce à Georg et Marianne von Schulthess-Schweizer, de Rheinfelden. La sélection des lauréats et l'organisation de la cérémonie annuelle de remise du prix incombent à une commission d'experts et à Patrimoine suisse (Heimatschutz).

Les lauréats se recrutent parmi les particuliers, les institutions et les communes qui peuvent présenter des réalisations particulièrement réussies dans le domaine des parcs et jardins d'agrément.

Historique

Les jardins alpins sont une invention caractéristique issue du développement touristique dans nos Alpes au début du XX^{ème} siècle. De cette époque, peu de jardins de ce type ont survécu. Parmi eux Flore-Alpe de Champex est un véritable bijou, un jardin romantique dans un paysage grandiose sur le flanc du Catogne.

Son fondateur, Jean-Marcel Aubert (1875-1968), était un industriel de grande initiative qui aimait parcourir la montagne. Lors d'une excursion, il tomba sous le charme de Champex, petite station touristique au bord d'un lac pittoresque. En 1927, il chargea le grand cultivateur et créateur de jardins alpins de Genève, Henry Correvon, d'aménager un *alpinum* autour de son chalet de vacances.

C'est en 1953 que ce jardin prendra réellement son essor grâce à la reprise de son entretien par Egidio Anchisi, jardinier-botaniste qui, pendant 44 ans et jusqu'à sa retraite, développera les collections botaniques et construira l'essentiel du jardin tel qu'il est aujourd'hui.

Peu avant son décès, Jean-Marcel Aubert a souhaité conférer une assise plus solide pour la pérennité de son jardin. Les Conservatoires et Jardins botaniques de la Ville de Genève, l'Institut de botanique de l'Université de Neuchâtel et l'Etat du Valais se sont associés pour créer la «Fondation Jean-Marcel Aubert». Cette union a permis de créer une assise scientifique à ce lieu et en 1991, avec le soutien de la commune d'Orsières, de créer à Champex, au sein même du jardin, le Centre alpin de Phytogéographie, présidé actuellement par Jean-Paul Theurillat, biogéographe.

Depuis 1997, c'est Jean-Luc Poligné qui a repris le flambeau de la gestion des collections. Avec passion et compétence, il maintient et développe le jardin. Ce labeur est d'autant plus remarquable que les ressources financières de la Fondation sont modestes et que le Jardin botanique se trouve dans une région superbe, certes, mais située un peu à l'écart. Il a notamment créé des secteurs qui exposent les associations végétales valaisannes, des plantes aux vertus curatives et la flore protégée du canton.

Visite du jardin

Derrière les deux chalets «kitsch», sis au bas du jardin, une vaste rocaille de 6000m² est adossée sur le flanc sud du Catogne, construite sur un éboulis.

De nombreux chemins serpentent entre les blocs de roche disposés avec art, de manière à reproduire des scènes naturelles. Plusieurs

bassins, reliés par des cascades, font vivre l'ensemble. Le mariage de la pierre, du bruissement de l'eau et d'une flore alpine multicolore est magique. Depuis de petits ponts surplombant les pièces d'eau, les visiteurs peuvent contempler un magnifique et unique panorama sur le lac de Champex et les cimes enneigées des Combins.

La collection comprend près de 3000 espèces de plantes alpines d'origine sauvage, ce qui fait de ce jardin un des plus riches du genre. Il se distingue par ses collections de jubarbes, de primevères alpines, de gentianes, de conifères, de rosiers sauvages, de rhododendrons nains et de saxifrages d'origine des massifs montagneux du monde entier. Plusieurs biotopes caractéristiques tels qu'éboulis, milieux humides, tourbières, pelouses sèches sont représentés. Il existe également un secteur dédié aux plantes protégées en Suisse.

Les chalets, constructions remarquables, sont placés sous la protection des monuments historiques. Ils sont utilisés pour les activités didactiques et le logement de groupes. Depuis quelques années, le jardin est devenu le théâtre d'expositions artistiques pendant la saison estivale. Cette année, c'est le sculpteur Olivier Estoppey qui a exposé ses loups grandeur nature: ils ont hanté le jardin de leurs ombres furtives.

Le prix de l'effort

Le travail assidu des jardiniers responsables et le soutien des institutions ont permis de maintenir à Champex un jardin extraordinaire créé il y a 82 ans par Jean-Marcel Aubert.

Le prix Schulthess des jardins 2007 récompense ces efforts. Le 13 juillet dernier, cette distinction a été remise à Monsieur Pierre-André Loizeau, président actuel de la Fondation, par Philippe Biéler, président de Patrimoine suisse. Une allocution du président du Conseil d'Etat valaisan, Jean-Jacques Rey-Bellet, responsable du Département des transports, de l'équipement et de l'environnement du canton du Valais a souligné l'importance de maintenir ce joyau pour le canton, malgré les restrictions budgétaires. Il répondait ainsi à la menace qui pèse sur l'institution suite à la décision des partenaires neuchâtelois et genevois de se retirer à fin 2007.

Il faut souhaiter que la valeur scientifique et patrimoniale du jardin n'en souffrira pas et que l'ensemble *alpinum* et chalets, si intéressant du point de vue historique et touristique, sera préservé pour la postérité.

Informations pratiques

Le jardin est ouvert tous les jours de mai à mi-octobre de 9 à 18 heures. Prix de l'entrée: adultes CHF 4.-, enfants CHF 1.-.

Des visites guidées du Jardin sont possibles sur demande (téléphone / fax) au +41 (0)27 783 12 17 ou par e-mail: fondation.aubert@bluewin.ch. Il est également possible de faire une demande directement sur place au Jardin alpin. Prix de la visite: groupe de 6 à 14 personnes: CHF 12.-/personne, groupe de 15 à 20 personnes CHF 10.-/personne (prix de l'entrée compris).

Photos: J. Loizeau



Les potins du Jardin

Sauvetage de fougère... bis repetita

Souvenez-vous du dernier Ermite Herbu, nous y relations le sauvetage d'une espèce de fougère particulière des milieux pierreux, chauds et ensoleillés, le cétérach officinal.

Eh bien, le Jardin botanique a de nouveau été mandaté par l'Office Cantonal de Conservation de la Nature, afin de sauver une autre espèce de fougère, le dryoptéris à crêtes ou *Dryopteris cristata* pour les intimes.

Cette espèce, autrefois disséminée sur l'ensemble du Plateau suisse, est maintenant très rare dans notre pays et était même considérée comme éteinte dans la chaîne jurassienne. Son extrême rareté provient de ses exigences écologiques singulières, elle croît en effet sur des sols marécageux tourbeux à nappe phréatique permanente et elle est sensible au dessèchement. La disparition de ce type de milieu naturel par le drainage des zones humides et par leur exploitation pour l'extraction de la tourbe, explique sa disparition progressive. Mais l'acceptation, il y a exactement 20 ans, de l'initiative populaire dite de Rothenturm a permis la mise sous protection des marais et sites marécageux d'importance nationale, bloquant ainsi la destruction de ces biotopes particuliers.

C'est dans un de ces hauts-marais neuchâtelois, sur le site d'une tourbière bombée dont nous tairons le nom afin d'éviter les convoitises, que des botanistes ont redécouvert une population de notre fougère prétendument disparue.

Tout se serait passé pour le mieux dans le meilleur des mondes marécageux possibles, si ces plantes n'avaient eu la fâcheuse idée de pousser dans un emplacement où le niveau

d'eau allait être remonté. Or ce dryoptéris pousse les racines dans l'eau mais non la tête sous l'eau !

Ne restait donc plus qu'une seule solution : la transplantation des pieds existants en d'autres lieux plus accueillants. Il fut ainsi décidé d'en transplanter les 2/3 sur le site même, en plusieurs endroits différents afin de donner un maximum de chances de survie à ces plantes, le tiers restant devant être amené au Jardin botanique afin d'y être cultivé et conservé au cas où la plantation sur place devait malheureusement échouer.

Avant tout cela, il a fallu aménager un bassin de culture étanche pour la mise en place de ces plantes, afin qu'elles retrouvent rapidement, dès leur arrachage, les conditions de cultures spécifiques indispensables.



Ensuite, nous sommes partis en campagne de transplantation. Ce travail fut efficacement et rondement mené au mois de juillet, grâce à une apprentie (Nathalie Pascotto), une stagiaire (Jennifer Fleischner, future étudiante HES en gestion de la nature) et deux horticulteurs (Sylvian Guenat et le soussigné).



A la mise en place

Fin septembre

Et comme il se doit, nous espérons que ces plantes reprennent et croissent, tant sur le terrain qu'au Jardin botanique, afin de perpétuer une espèce végétale dans le paysage jurassico-neuchâtelois.



Laurent Oppliger, horticulteur responsable du Jardin expérimental

Et les apprenties alors !?

Et bien oui, le temps file à grand pas et c'est ainsi qu'après 3 ans pour l'une, 2 ans pour l'autre, nous avons dû nous séparer de nos deux «vieilles» apprenties : Claire-Aline Nussbaum et Nathalie Pascotto. Mais rassurez-vous; si elles ont été contraintes de quitter le Jardin botanique, non sans quelques émotions, ce fut ensuite de la brillante réussite de leur CFC d'horticultrice en plantes vivaces.

Je tiens encore une fois à les remercier pour tout ce qu'elles ont pu apporter de positif au Jardin ainsi que pour l'obtention de leur certificat. Je leur souhaite un avenir horticole radieux.

Le temps passe donc et pour continuer notre rôle d'entreprise formatrice, nous avons accueilli, dès le mois d'août, Emma Parra qui rejoint nos deux apprenties en place, Emily Grossenbacher et Sylvie Fontana. Bon vent à toutes les trois pour leur début, respectivement poursuite, d'apprentissage.

Laurent Oppliger, maître d'apprentissage

Chères adajouses et chers adajoux,

Nous renouons avec une ancienne activité qui vous est directement destinée: la corvée-torrée au Jardin botanique. Vous êtes tous, jeunes et moins jeunes, invités à venir donner un peu de votre temps et de votre énergie pour ratisser les prairies maigres du Vallon que nous fauchons chaque année en automne. Vous participerez ainsi au maintien de ce milieu très riche en espèces de plantes et d'insectes. Une torrée vous sera offerte à midi. Horaire: dès 8h30 jusqu'à 15h le samedi 17 novembre 2007.

Nous vous demandons de vous inscrire au (032 718 2350), jusqu'au 12 novembre, par téléphone ou par courriel auprès du secrétariat du Jardin botanique, jardin.botanique@unine.ch.

Une présentation remarquée au Comptoir suisse de Lausanne

La Société suisse d'Orchidophilie, Groupe de Romandie, a organisé une grande exposition du 14 au 23 septembre à l'occasion de son 50ème anniversaire dans l'enceinte du Comptoir Suisse de Lausanne. Le Jardin botanique a répondu à son invitation, avec les Jardins botaniques de Lausanne et de Porrentruy et un grand nombre de collectionneurs et de producteurs. Une magnifique occasion de présenter notre institution aux milliers de visiteurs de cet évènement incontournable de la capitale vaudoise. Cinq orchidées indigènes de trois milieux (prairies sèches, forêt et marais) ont été présentées. Chaque milieu était reconstitué sur un cadre alors que derrière était suspendu un grand tissu évoquant ces milieux. Les orchidées étaient représentées par des photos « plantées » dans le milieu. Celles-ci ont été réalisées pour la quasi-totalité par Bernard Roulin, qui nous a soutenus avec enthousiasme. Enfin, des panneaux nommaient les orchidées et permettaient d'évoquer les actions pour leur sauvegarde ainsi que la richesse et la fragilité des milieux présentés. Une réalisation qui a reçu un prix spécial du Jury pour un stand intéressant et instructif. Une belle récompense pour tous ceux qui y ont contribué !

François Felber



Une reconnaissance comme musée

L'Association des Musées Suisses (AMS) regroupe les institutions qui répondent à différents critères basés sur les expositions et la gestion des collections. Suite à sa demande d'affiliation, le Jardin botanique a reçu la visite d'un membre du comité, Michel Sartori, directeur du Musée de zoologie de Lausanne. C'est ainsi que nous avons été accueillis le 31 août à la Chaux-de-Fonds lors de l'assemblée générale de l'AMS. Dans la foulée, le Jardin botanique a intégré l'Association des Musées de l'Arc jurassien et l'Association des musées neuchâtelois. Cette dernière a d'ailleurs tenu son assemblée générale le 7 juin au Jardin botanique. L'année prochaine, nous rejoindrons également l'ICOM, le Conseil International des Musées.

François Felber

L'équipe s'étoffe

Après une année de contraction, l'équipe du Jardin botanique se redéploie quelque peu. Une réponse à la nécessité d'étoffer l'équipe, sans hypothéquer l'avenir.

En plus de l'engagement d'Emma Parra comme apprentie, Carole Roulier nous a rejoints à mi-avril sur une base de 60%. Carole a débuté une formation de biologiste puis a bifurqué vers le paysagisme, dont elle a obtenu un CFC. Son expérience professionnelle compte plusieurs années de collaboration avec le centre Pro Natura de Champittet, pour lequel elle a conçu et réalisé des expositions, en particulier le Jardin des sentiments. Actuellement, elle s'est mise à son compte et crée des jardins privés. Une palette colorée de compétences et d'expériences dont nous nous réjouissons que le Jardin botanique puisse bénéficier !

François Felber

Le Jardin botanique nouveau est arrivé !

François Felber, directeur

Le Jardin botanique revient de loin. Grâce à la pugnacité de ses défenseurs œuvrant sur différents plans, il est sauvé. Mieux, il a trouvé un nouvel élan, se dirige vers de nouveaux horizons ! Ainsi, moins d'une année après que son existence a été remise en question, des solutions ont été trouvées pour assurer sa pérennité à moyen terme. Je tiens à exprimer ici toute ma gratitude à ceux qui ont cru en ce Jardin et qui ont contribué à trouver des solutions.

- Je commencerai par rendre hommage à l'équipe du Jardin botanique. En effet, le personnel a su faire preuve d'une grande dignité, face à une certaine brutalité administrative. Je le remercie du fonds du coeur de la solidarité et de la confiance qu'il a exprimées.
- Je dis également toute ma gratitude au comité et aux membres de l'ADAJE, qui ont porté avec courage et détermination la pétition dotée de plus de 12'000 signatures.
- Je remercie le comité de soutien, composé de personnalités qui ont accepté de prêter leur nom pour notre cause.
- Je suis reconnaissant aux politiciens, qui ont interpellé régulièrement les autorités, en leur rappelant l'importance de notre dossier.
- Je remercie les membres du Conseil de Fondation, qui ont œuvré dans l'ombre pendant plusieurs mois, pour mettre sur pied la Fondation du Jardin botanique scientifique et universitaire de Neuchâtel.
- J'exprime également ma profonde gratitude envers la famille de Meuron, pour sa confiance, pour son soutien très tôt exprimé, et pour son aide concrète qui permet au Jardin botanique d'avoir un avenir.
- Enfin je remercie chaque personne qui, par une parole ou par une attention, nous a motivés à défendre ce vallon de l'Ermitage.

Je n'oublie pas non plus que cette crise qu'a subie le Jardin botanique a eu un coût, en particulier pour l'équipe des jardiniers et leur famille, ainsi que pour les membres de l'ADAJE les plus proches. Mais aujourd'hui, nous pouvons regarder l'avenir avec confiance. Je suis fier de l'intérêt que suscite le Jardin botanique, de sa légitimité retrouvée. Je suis fier des perspectives nouvelles qui se dessinent pour lui. Et je suis surtout heureux qu'il puisse continuer à accomplir ses missions et rester un lieu de culture et d'échanges !



Le Jardin botanique nouveau est arrivé !

Ambiance boisée, parfum de framboises et de mûres ; fûts de chêne, mais aussi de hêtre, de tilleul et d'érable, en font sa diversité. Contrairement à certains crûs mis à disposition du public précipitamment, le Jardin botanique offre une belle maturité. Il est à découvrir de suite, sans modération, mais avec respect. De bonne garde, il est prometteur pour de nombreuses années si on lui prodigue de bons soins : nous y veillerons !



PROGRAMME DES ACTIVITES HIVERNALES

Dimanche 7 octobre, 10h-17h

Fête d'automne



Samedi 17 novembre, 8h30-15h

Journée de corvée, avec torrée, Edouard Jeanloz

Mercredi 21 novembre, 17h-18h

Atelier de confection de couronnes de l'Avent, Elisabeth Baguet Oppliger

Jeudi 22 novembre, 17h-18h

Atelier de confection de couronnes de l'Avent, Elisabeth Baguet Oppliger

Mercredi 12 décembre, 16h et 18h

Conte de Noël polyglotte pour tout public, collation, Elisabeth Baguet Oppliger

Jeudi 17 janvier, 18h-19h30

Découvrir les arbres en hiver, François Felber

Jeudi 14 février, 18h-19h

«Les plantes de l'amour», Elisabeth Baguet Oppliger

Jeudi 13 mars, 17h-19h

Soirée jardinage, les plantes tapissantes (multiplication, utilisation, entretien), Laurent Oppliger et Edouard Jeanloz

Mercredi 19 mars, 18h-19h

A choix, arrangement floral ou œufs teints avec des végétaux, Elisabeth Baguet Oppliger

Au printemps: reprise de l'atelier de cuisine sauvage, Elisabeth Baguet Oppliger

Les activités sont gratuites pour les membres de l'ADAJE.

Une participation sera demandée pour les non membres, sauf pour la journée de corvée-torrée.

Inscription:

JARDIN BOTANIQUE

PERTUIS-DU-SAULT 58, 2000 NEUCHÂTEL

TÉL: 032 718 23 50, FAX: 032 718 23 57

E-MAIL : jardin.botanique@unine.ch